

Le 18 juin 1990

Ma chère Lily,

Je me suis enfin décidée à t'écrire, bien que cela puisse, peut-être, me nuire. J'espère que cette lettre te parviendra sans encombre. Mais détruis-la dès que tu l'auras lue ! Je pensais bien que tu t'inquiéterais. Je vais bien, rassure-toi, même si j'ai parfois la pénible sensation d'être prise de court. Quelqu'un a découvert des lettres, en Autriche, dans un coffre de la Schoellerbank. Ce ne sont pas tant les courriers qui me chagrinent que l'intuition que quelqu'un suit la même piste que moi.

Je n'ai rien trouvé à la banque Cox et Compagnie à Charing Cross. Je pense, de toute manière, avoir cherché dans tout ce qu'il y avait à fouiller à Londres. Leurs deux domiciles, le cabinet de Kensington... Je me suis maintenant installée dans cette maison et le matin, lorsque je me lève, je regarde la Manche s'échouer sur les rochers. Il s'agit d'une villa isolée. Elle n'est, certes, pas si vaste que cela mais je crains fort que cela ne me

prenne tout de même l'été pour en faire le tour. Car ce que je cherche doit s'y trouver très bien caché. Nous savons bien qu'un génie s'est chargé de le mettre en sûreté. Je te tiendrai, bien entendu, au courant de l'avancée de mes travaux.

Dans l'attente de tes nouvelles, je t'embrasse très fort.

Tania

Le 3 septembre 1990

Ma chère Lily,

J'espère que la météo chez toi est plus clémente qu'elle ne l'est ici. En effet, il a plu, sans discontinuer, toute la nuit. La mer, quant à elle, s'est déchaînée et semblait littéralement vouloir se lancer à l'assaut de la côte. Je pense que personne, dans les environs, n'a dû beaucoup dormir. J'ai réalisé, dans mon obscurité sans sommeil, que j'avais perdu énormément de temps. J'aurais dû songer plus tôt à cette maison du Sussex ! Car il m'a fallu deux mois et demi pour venir à bout de mes recherches ! Mais, heureusement, j'ai fini par le découvrir. Caché, naturellement, là où personne n'aurait songé à le chercher. Tu ne devineras d'ailleurs jamais où je l'ai déniché ! Je te le donne en mille : dans l'une de ces anciennes ruches condamnées. Un travail amusant de le

sortir de tout ce miel cristallisé, comme tu peux t'en douter ! Heureusement qu'il avait été soigneusement emballé. Il était grand temps que ce travail de fourmi aboutisse, je m'apprêtais à renoncer. Tout semble si logique, cependant, après coup ! Je suis fatiguée et ceci d'autant plus que je me trouve sans arrêt sur mes gardes : il m'a semblé entendre, hier soir, un bruit étrange qui, lui, ne provenait pas de la mer. Je pensais l'avoir imaginé lorsque j'ai réalisé, en sortant dans le jardin ce matin, que des massifs de fleurs avaient été piétinés et que le lierre qui se trouve sous ma fenêtre était également endommagé. J'ai même découvert un mégot au pied d'un massif de bégonias. As-tu bien détruit mon courrier ? Peut-être me fais-je des idées, mais je crois qu'il faut s'empressement de porter rapidement ce manuscrit à la connaissance du public. Mais, auparavant, je vais voir ce qu'à nous raconter de passionnant ce cher docteur Watson. Je t'en ai également fait une copie que tu trouveras jointe dans cette enveloppe. Personnellement, je me suis installée, confortablement, les deux pieds sur la table du salon, devant la cheminée, afin de pouvoir le lire. Quand je pense qu'il a également dû admirer ce même foyer un nombre incalculable de fois... Je me suis même offert le luxe d'un bon cacao dont la fumée me chatouille délicieusement les narines. Et qui semble me dire : « Buvez-moi ! » Ce que je vais m'empressement de faire, d'ailleurs. Car je pense avoir bien mérité une petite pause...

Je n'ai pas reçu de réponse à ma lettre précédente,
mais la poste ici ne me semble pas très fiable.
J'espère cependant que tout va bien pour toi.

Je t'embrasse.

Tania

MANUSCRIT DU DOCTEUR WATSON

L'année 1889 fut chargée. Et elle le fut tout particulièrement en cette fin du mois de janvier. J'avais promis à mon ami Sherlock Holmes que tout ce que j'allais écrire sur cette affaire le serait dans le plus grand secret, et que mon récit ne serait jamais publié de notre vivant. Car cette histoire pourrait semer le chaos et la consternation dans les plus hautes sphères de la société et, surtout, mettre l'Europe à feu et à sang. Je n'ai nul besoin de préciser qu'une semblable indiscretion est impensable et que ces archives seront soigneusement dissimulées. Le monde n'est pas encore prêt.

1

Un épais brouillard jaunâtre avait envahi Londres ce soir-là, je me le rappelle. Je rentrais justement de chez un malade et à peine venais-je de franchir le seuil de ma maison que ma femme me remit un mot de mon ami me mandant de le rejoindre au 221B Baker Street.

Je le trouvai fumant sa pipe dans le fauteuil, près de la cheminée, lisant et relisant la lettre qu'il tenait à la main. Devant lui se trouvait une pile de journaux. Presque sans m'adresser la parole, il me désigna le canapé. Puis il me tendit une lettre. Je remarquai le papier qui était de belle qualité :

— Lisez-la tout haut, Watson !

Il n'y avait ni date, ni signature, ni adresse. En voici le texte tel que je l'ai eu sous les yeux :

À 7 heures, ce soir, se trouvera chez vous une personne par moi envoyée et désirant sur une matière extrêmement tragique vous consulter. Les services que vous avez rendus à la maison royale de Hollande et à celle de Scandinavie nous

prouvent que l'on peut en toute sécurité les affaires les plus importantes vous confier. À 7 heures, chez vous, elle sera.

— C'est un mystère, en effet !

— Parlons de la lettre elle-même : qu'en déduisez-vous ?

J'examinai soigneusement l'écriture et le papier.

— La personne qui a écrit ces lignes se trouve, je pense, dans une situation aisée.

— Je constate, mon cher Watson, que certaines de mes leçons commencent enfin à porter leurs fruits. En effet, le papier sur lequel a été écrit cette lettre est un papier vélin qui coûte au bas mot une demi-couronne la boîte. Continuez.

Une odeur assez entêtante émanait du papier :

— Il s'agit de quelqu'un qui a manifestement pour habitude d'utiliser du parfum à profusion.

— C'est en partie exact, Watson ! Cette lettre a été écrite par une femme. Et par une femme qui utilise un parfum extrêmement coûteux. Je dirais même, d'après mes connaissances – j'arrive à distinguer soixante-quinze parfums les uns des autres –, qu'il s'agit là d'une fragrance unique. Approchez cette lettre de votre visage et servez-vous de votre odorat. Sentez-vous cette délicate odeur de magnolia et d'oranger, à nulle autre pareille ? Et lorsque vous parliez de quelqu'un d'aisé, je peux également vous certifier que vous vous trouvez bien en-dessous de la vérité. En effet, le terme exact serait plutôt richissime. Il y a également une autre caractéristique qui saute aux yeux : cette personne est d'origine germanique. Avez-vous remarqué la tournure

bizarre de certaines phrases ? Et, notamment, le fait que les verbes se situent à la fin de celles-ci. Une Française ou une Russe n'aurait pas écrit cela ainsi.

Puis il me demanda, tout à trac, si j'avais lu les journaux. Je lui répondis que non. Il y avait eu, assez récemment, une épidémie et j'avais été débordé. Il me désigna alors la pile qui se trouvait devant lui.

— Je n'ai pas non plus trouvé le temps de les lire. Mais j'ai vaguement vu les gros titres et ils parlent tous de la même chose : de la mort mystérieuse d'un prince autrichien.

— Et vous présumez, je suppose, qu'il existe un rapport entre les deux ?

— C'est un grand tort d'échafauder une théorie avant d'avoir une donnée, mais la coïncidence me paraît pour le moins troublante. Cependant, si je ne me trompe, voici notre visiteuse qui vient en personne dissiper nos doutes.

Comme il disait ces mots, nous entendîmes en effet des pas de chevaux dans la rue. Nous observâmes la scène par la fenêtre. Un coupé se trouvait en bas. Une dame vêtue d'une robe sombre, le visage caché par un voile noir, en sortit. Elle eut beau essayer de dissimuler les armoiries de la portière avec sa robe, nous eûmes tout de même le temps de les distinguer avant que le véhicule ne se fonde dans le brouillard. Je demeurais bouche bée lorsque Holmes m'indiqua, le nez dans son almanach, à quelle maison royale elles appartenaient.

Je me repris bien vite car un coup de sonnette retentit et nous entendîmes des pas rapides résonner dans le hall, puis dans les escaliers. Soudain, la porte du salon s'ouvrit et nous vîmes apparaître la dame voilée.

Elle était grande, mince, et j'observais que le long manteau brun qu'elle portait l'enveloppait tout entière. Sans une parole, l'inconnue releva son voile et laissa tomber son manteau. J'aperçus alors une chevelure brune, un visage à l'ovale régulier, un menton énergique ainsi que des yeux brillants d'intelligence.

— Monsieur Holmes, énonça-t-elle en se tournant vers mon ami, dans un anglais mâtiné d'un accent étranger que je ne parvins pas à identifier.

— Je vois que l'impératrice d'Autriche nous a fait l'honneur de nous envoyer l'une de ses dames de compagnie, annonça celui-ci. Vous me voyez très honoré.

La dame se raidit de surprise.

— Mais, comment avez-vous su ?

— Mon métier est justement de savoir, répliqua celui-ci. Mon ami, comme moi, avons reconnu le blason qui se trouvait sur le fiacre qui vous a amenée jusqu'ici. Il n'était pas difficile ensuite de déduire, puisque c'est une dame qui venait nous rendre visite, qu'il ne pouvait s'agir que de l'impératrice ou de l'une de ses dames de compagnie. Votre accent hongrois m'a tout de suite renseigné. Si l'impératrice parle hongrois, elle ne l'est pas d'origine et elle ne parlerait pas anglais avec un accent hongrois mais autrichien. Donc, une dame de compagnie. Et comme il s'agit d'une femme intelligente, et qu'il est question d'une mission délicate, elle m'a, logiquement, envoyé celle de ses dames d'honneur en laquelle elle a le plus confiance.

— Tout ceci est parfaitement exact, confirma l'intéressée. Il se trouve que je suis la comtesse Marie Festetics, dame d'honneur de Sa Majesté. Et comme vous l'avez si bien deviné, je suis d'origine hongroise. Nous

avons bien entendu parler de vos méthodes, monsieur Holmes, mais je dois bien avouer qu'elles dépassent de loin tout ce que Sa Majesté et moi avons imaginé.

— Puis-je vous demander en quoi mon aide pourrait vous être utile concernant la mort du prince hériter, comtesse ? ajouta mon ami.

— Je vois que vous êtes déjà au courant, dit-elle, les yeux tournés vers la pile de journaux.

— Ce n'est guère difficile, tous les journaux en parlent. Et d'après ce que j'ai pu en voir, un certain nombre emploient le terme de suicide.

— Eh bien, voilà justement l'objet de ma visite : l'impératrice n'y croit tout simplement pas.

— Il s'agit de la mère du prince. Son jugement peut être altéré. Ce qui, au vu des circonstances, serait tout à fait compréhensible...

— Rodolphe a bien laissé quelques lettres expliquant son geste mais même celle adressée à Sa Majesté est terriblement vague, objecta la comtesse. Quant aux autres, elles prêtent aux interprétations les plus diverses. Les souverains sont, il faut bien le reconnaître, totalement perdus.

— Et vous, madame, qu'en pensez-vous ?

— Je n'ai, pour l'instant, pas véritablement d'opinion établie. Je suis juste... perplexe.

— Et dans quel état d'esprit se trouvait le prince avant son décès ?

— Nullement d'humeur mélancolique, c'est bien cela qui est étrange. Il projetait, d'ailleurs, d'effectuer un certain nombre de déplacements.

— Qu'attendez-vous de moi exactement ?

— Eh bien, que vous veniez enquêter en Autriche.

Je sais, monsieur Holmes, que vous avez une haute estime de votre profession et que vous ne vous occupez que des affaires qui vous semblent réellement intéressantes. Mais l'impératrice est prête à vous rémunérer *royalement*, ajouta-t-elle, en insistant sur ce terme.

— Il s'agit là d'une enquête qui peut se révéler tout à fait captivante, comtesse, rétorqua Holmes. Je crois bien que nous allons nous décider à vous accompagner, si toutefois vous êtes disponible, mon cher Watson ? demanda-t-il en se tournant vers moi.

Je hochai la tête. Mon cabinet pouvait attendre et ma femme comprendrait.

— M. Watson, à condition que nous soyons assurés de sa discrétion, est naturellement le bienvenu, nuança cependant la comtesse.

— Je peux vous garantir que mon ami Watson, qui m'a assisté dans nombre de mes enquêtes, est aussi muet qu'une tombe lorsqu'il s'agit de garder un secret.

— Vous m'en voyez d'autant plus ravie que je crains fort que vous ne soyez pas trop de deux. En revanche, pour quand pensez-vous être prêts ?

— Eh bien, nous n'avions pas vraiment prévu, le docteur et moi, de partir à l'étranger. Pouvez-vous nous accorder un petit délai afin que nous puissions préparer quelques bagages ?

— Il nous faut cependant nous hâter, insista la comtesse. Une commission doit se rendre à Mayerling, sous la houlette du docteur Wiederhofer. Je pense que les policiers et le menuisier que l'empereur a mandés sont, peut-être, eux aussi, déjà passés.

— Effectivement, approuva Sherlock, il faut nous presser. Les indices risquent fort de se trouver rapi-

dement compromis. Le milieu de l'après-midi vous convient-il, comtesse ?

— Oui, acquiesça celle-ci. Ce délai me paraît raisonnable.

Et elle se retira dans un long bruissement de soie.

— Vite, Watson, nous disposons de juste assez de temps pour effectuer des recherches ! Parcourez ces journaux, et mettez-les-moi par ordre de date, pendant que je me renseigne plus avant sur la famille impériale d'Autriche.

Il prit un volume bleu près d'une série d'annuaires, à côté de la cheminée.

— Voilà.

Et il lut :

— « Élisabeth Eugénie de Wittelsbach, duchesse en Bavière, puis, par son mariage, impératrice d'Autriche et reine de Hongrie, est née le 24 décembre 1837 à Munich, dans le royaume de Bavière. Sissi est la troisième enfant et la deuxième fille du duc Max en Bavière et de la princesse Ludovica de Bavière. Elle grandit l'hiver à Munich et l'été à la campagne au château de Possenhofen, sur les rives du lac de Starnberg. Hélène, sa sœur aînée, est promise à l'héritier des Habsbourg. Les fiançailles devaient être célébrées le 18 août 1853, dans la résidence impériale d'été de Bad Ischl, à l'occasion des fêtes données pour le 23^e anniversaire du souverain autrichien. Mais ce dernier lui préfère Élisabeth. En 1854, elle est donc mariée à son cousin François-Joseph d'Autriche. En 1855, 1856 et 1858, elle donne successivement naissance à trois enfants : Sophie, Gisèle et Rodolphe. En 1857, lors d'un voyage officiel en

Hongrie, survient subitement le décès de la fille aînée du couple, Sophie, âgée de deux ans et demi. Passionnée par la Hongrie, sa langue et son peuple, Élisabeth favorise le compromis austro-hongrois et fut couronnée en 1867 reine de Hongrie au côté de son mari. En 1868, elle accouche d'une fille, Marie-Valérie. L'impératrice est une spécialiste du poète Heinrich Heine ainsi qu'une cavalière émérite. Elle pratique également l'escrime, parle couramment le hongrois ainsi que le grec ancien et moderne, le français et l'anglais. Belle et spirituelle, elle a fait de la cour de Vienne l'une des plus brillantes d'Europe. Désapprouvée par la noblesse autrichienne, en raison notamment de ses sympathies politiques pour les Hongrois, elle délaisse fréquemment Vienne. »

— Que voilà une femme haute en couleur ! m'exclamai-je.

Holmes parut quelque peu embarrassé. Son opinion sur la gent féminine, en dehors d'Irène Adler, était connue. Se pourrait-il que, pour une fois, il se trouve pris au dépourvu ?

— Passons maintenant à son mari. Alors :

« François-Joseph I^{er} (né à Vienne, au château de Schönbrunn, en 1830), empereur d'Autriche et roi de Hongrie depuis 1848, fils de l'archiduc François-Charles et de l'archiduchesse Sophie. Il s'attache à rétablir l'ordre et l'autorité de l'État et lutte contre les influences libérales. Après la dissolution du Parlement (1849), il mène une politique libérale néo-absolutiste que la défaite de l'Autriche en Italie en 1859 le contraint à abandonner. La défaite que lui inflige la Prusse à Sadowa (juillet 1866) l'amène à accepter le compromis mettant le royaume de Hongrie sur un pied d'égalité avec l'empire d'Autriche.